

Henri Lefebvre

## L'appareil à fractures

DABO À YAAKOV LENZ

En conséquence de quelques aveux déplaisants, on pouvait autrefois confirmer sans ridicule : *j'afflige votre amitié sensible*. La formule était courtoise, la politesse s'arrangeait avec les mécontentements prévenus. Mais puisque de nos jours les bonnes manières se réduisent à l'expression d'accabllements simplifiés, je me borne à vous présenter les miens avec la platitude requise. Je ne crois pas avoir imaginé de méthode plus ennuyeuse pour vous être agréable, et parce que je ne trouve personne avant vous qui exprime le désir de me connaître, par sympathie je vous écris entre deux exils. Bien entendu vous pouvez traiter l'ensemble de cette correspondance comme une lettre circulaire. Je devine assez votre goût pour la dispersion des nouvelles dont vous avez la primeur, pour juger ma prévention superflue. Du moins dit-elle mon indifférence à ce que vous tenterez. Ainsi Yaakov devriez-vous comprendre bientôt ce qui me fut, ici, présenté du monde sonore. Et n'oubliez pas que je suis un homme immature et fier, prolongé dans l'austère et subordonné à cette condition ; amant de Lolith, cette ombre ancienne de jour en jour par qui je suis retenu aux écarts et dans les méandres. Le siècle se termine, peut-être me lirez-vous au commencement du siècle prochain. Ma logique et mes repères ne sont pas les vôtres, vous abandonnez ces pages où vous voudrez ; j'accepte de n'être fait que pour ce ridicule, de n'avoir été placé que dans le hasard de la vie des autres. < Soit ce texte inaugural par lequel d'autres suivront > • Un rectangle de grande pièce. Pièce carrelée à mi-hauteur, peinte pour le reste jusqu'au plafond. Un néon, une fenêtre en barreaux, le monde derrière, le sol est noir. Des planches font office de table, devant lesquelles une dizaine d'individus ne songent à briser le silence qui les sépare. Chacun ignorant l'autre, tous devant un miroir disposé sur le mur à hauteur des yeux. Dans la distance du mètre qui éloigne chacun de tous, chacun fait à son envie un usage des silences. J'ai choisi de vous écrire depuis cette pièce unique où sont attablés, dans la longueur et dans la largeur du mur, des hommes et des femmes qui s'ignorent ; position de chacun dans le monde ou dans les pièces partagées, chacun seul devant un œil plat, le miroir du mur. De même que dans le monde, mais ici hors du monde, au Fixerraum • Je croyais devoir disposer la vie entre ces lignes pour arrondir leurs propos figés, mais pourquoi insinuer la vie factice dans ce que l'existence n'affleure pas ? Je pensais à l'ennui, à des impatiences, mais qu'avais-je à faire de cet ennui qui ne demandait pas à être distrait, étant donné la parfaite ignorance d'un public pour ces lettres absconses ? Nul risque même qu'un lecteur s'annonce après dix ans de publicité faite sur ces pages. Ainsi je me persuadais de ne pas ajouter à ce qui n'attendait rien de plus ; je conservais en l'état la succession des aveux et les paragraphes disposés dans le hasard absolu d'une humeur variable. < Mais encore et souvent, je me suis retrouvé à la place du lecteur imprévu après avoir imaginé d'être, par scrupule, le témoin de son

calvaire, un rédacteur coupable face au lecteur ennuyé. Une décision fut prise pour terminer les paralysies : poursuivre l'écriture tout en cessant de penser à ce qui retiendrait d'> Écrire, ne pas penser. Mettez en scène, ajoutez à mon abstinence ce que votre mémoire et votre vœu souhaitent, subvenez aux manques • *Mise en théâtre de ces choses inaperçues* qui nous provoquent ; j'écris ce qui me taille et j'écris l'incise, tout ce qui m'est offert avec une précision de douleur, que je n'imaginai pas ni, de telle sorte, ne songeais à réclamer. L'épiderme sensible aux angles aggravés par ce qu'il frôle, et la tête bien ailleurs, la raison défaite par les compagnies saugrenues et malsaines qu'elle fréquente. Le mélange de l'air ensuite sur l'intérieur qui s'ouvre, a fait cette dérision qui se déplace et couvre une page entière, de gauche à droite et de bas en haut. Une page écrite, sans que rien change de la connaître bientôt publiée par vos soins, de la savoir lue par vous ou par d'autres, peu importe et peu m'importe • Un minuit, dans la chevelure de Lolith j'avais eu des prévenances à la manière de quelqu'un qui n'est pas moi, je la caressais comme un autre. Souvent la nuit on se surprend à distance de soi, observant à distance le mouvement des gestes. Dans le style d'un autre qui avait eu de telles prévenances, je pourrais dire de cette correspondance entière, voici les *notes de quelqu'un qui n'est pas moi*. Mais devant tout, j'estime avoir raison de vous écrire ce que je peux. Sans être libre de mes propos que les circonstances imposent, je suis libre de les tenir ou de les retenir à ma convenance. C'est un jeu d'écrire et de vivre dans le même rythme. *Me voici donc*, vous pouvez ajouter *hélas!* • Désire éprouver à la répétition d'un seul thème (vous êtes prévenu), modulé du grave au léger ou inversement, la satisfaction qu'une pensée ou un sentiment exploités à fond accordent. Par là m'épancher dans le surcroît, me débarrasser peut-être (il n'est pas certain que cela soit assez) du feu qui commence, et de l'anxiété qui me termine à la première évocation de Lolith. Il n'y a pas d'histoire ou il n'y en a qu'une, réduite dans l'expression qui l'inspire. Reportée sur le papier, elle vous semblera dérisoire. Tant de bruit pour si peu ? Je ne sais pas répondre. Voici mon allure, avec l'intention d'exprimer une nostalgie singulière, et une souffrance qui finit dans un seul individu pour rien. *Enjoy deeply the very little* • J'aurais aimé choisir la représentation de l'homme qui vous écrit, parmi les représentations séduisantes et nombreuses des hommes que vous avez fréquentés. La moins dévaluée par discipline, sans doute pour votre respect. J'aurais voulu retenir le décor de ses évolutions, d'entre les décors des villes où je suis né à des causes différentes. Ce n'est pas le désir de présenter un environnement idéal, ni le désir de modifier mon apparence, qui me dirige dans ces scrupules. Il y a de cela, ce n'est pas que pour cela. Ce sont plus nettement les derniers goûts d'apparat et de cadre, qui s'imposent quand on veut réciter une première fois ce qu'on a quitté. Vous écrire de la Schönburgstrasse, de la 92th Street 308 West ou de la Stróbl Alajos U.7/F, de Berlin et de Paris, de quelques provinces françaises et suisses retenues dans le même souvenir, de toutes parts, des meilleures parts communes. Au lieu de quoi me voici confiné à ce réduit du territoire, 30 m<sup>2</sup> de la terre louée à l'assistance d'où je vous écris sans pouvoir tricher • Habitat infâme. Je suis assis pour toute la saison, sans doute pour les trois prochaines, accoudé au bois détestable d'une planche rivée au mur, devant un miroir dans ses reflets maigres parce que j'étais, ailleurs, debout comme il ne le fallait plus, d'une manière constante dans ce qui ne convenait pas. J'ignorais avoir été singulier, je m'étonne d'être ici autant que d'avoir déplu ailleurs, où j'étais debout,

quand je battais l'amble, quand il fallait que je limite mon désordre aux ordres que j'ignorais impératifs à ce point. Augmenter, réduire, à quoi bon la mesure ? Sous-traction, dévaluation, langage de financier. Ici, maintenant avec la cervelle d'un ramassé, me voyez-vous dans un siège qu'on veut me tendre < objet aux vertus décoratives autant que pratiques, meuble de société d'ordre et témoin des conventions et des paresse, des confort et des silences domestiques, qu'un singe ne pouvait inventer. Je les collectionne, de surfaces en surfaces sinistrées, avec ou sans domicile de mon choix autour > pour observer le monde sans *elle*, qui me dévidait un soir « ni l'amant ni l'ami, jamais plus ». Fus mis hors des périmètres foulés par Lolith, de mon propre chef, délibérément m'a-t-on dit. On est odieux d'avoir cru cette délibération possible • Avec l'incurie du monstre, du monstre en pied devant les nus dressés de Lolith à toute heure des jours, et ceux-ci au revers de la courtoisie la plus élémentaire, je ne l'ai pas dédaignée, j'étais vivant. Désormais mon office n'est plus le corps d'elle, je suis restreint, mélangé aux humeurs rébarbatives des enclos du Fixerraum, je suis en cure, on s'est inquiété pour moi qui n'étais pas inquiet. Les sollicitudes extérieures, amicales peut-être, qui imposent la réclusion « pour votre bien », me sont incompréhensibles et suspectes. Après m'être enquis de leur pertinence imprécise et de leur utilité douteuse, on ne m'a pas répondu. Je garde le silence depuis, je ne prononce plus un traître mot • Les accompagnements me font défaut, je me tourne le soir vers la lumière des fenêtres ouvertes au-delà du mur, pour un aperçu de femme dévoilée, de gestes humains. Des hommes s'assoient ici en compagnie, font la vaisselle dans un bruit d'inox, deux hospitalants conversent, des odeurs de cuisine se mêlent à celles d'un corps lavé. La minuterie d'un immeuble voisin jaunit une verticale d'escalier, cinq étages d'un coup. J'observe le noir derrière les barreaux, une cigarette en bouche, les écouteurs sur la tête pour entendre Maderna et sa douleur dans *Widmung*. Et chaque soir qui passe se récite « \*\*\*\*\* » entre nos murs, le premier texte d'*Une Saison < en enfer >*. Titre d'étoiles, relisez depuis *Jadis, si je me souviens bien* jusqu'à mon carnet de damné. Ce n'est pas du romantisme, c'est de la plaie, reportez-vous à l'ouvrage • Le docteur Leinsdorf désire entendre le son de ma voix. Il met beaucoup d'ardeur à proclamer le bien-fondé de cette invite. Comme je refuse, je pallie sa confusion en lui laissant un mot court et manuscrit à chacune de ses visites. Il me lit, il me parle, je ne dis rien. Par pitié je lui réponds, le lendemain, de la même manière que la veille. Il s'habitue. Mon dossier s'enrichit des billets que je livre à Leinsdorf et que l'administration du Fixerraum conserve avec un soin maniaque. Je ne suis pas certain de la valeur de cette épargne, ni de son utilité. Au demeurant Leinsdorf est naïf, ou confiant, il me distribue sans parcimonie un somnifère dangereux que son assistante me refuse. Elle me croit capable de l'utiliser à des fins non thérapeutiques. C'est une crainte qui se défend. Puis, entre deux sommeils et deux visites à Leinsdorf, je fume d'abondance avec une totale soumission au risque que j'encours. Un de plus. Mes heures se partagent également depuis l'horizon des léthargiques, la somnolence, jusqu'à la verticale infecte, le désespoir de ceux qui prétendent avoir tout perdu. Lolith à l'angle de l'équerre. Le bourreau. Mais c'est la victime qu'on soigne • La soupe de légumes dans l'assiette creuse, l'assiette creuse sur la table, la table devant un mur, une suspension qui éclaire le périmètre de la table dans l'immuable encombrement solitaire du réfectoire. Se tient à l'écart une jeune fille secrète et minuscule, la tête penchée sur une assiette basse, le visage dissimulé par

des cheveux en rideau qui filent des temps jusqu'au bois noir de la table. Silence de la salle embarrassée par le frôlement des cuillères dans les assiettes creuses, un soupir d'homme, parfois une exclamation renvoyée par les murs. Une chaise que l'on déplace et les bruits frottés de pas sans voix qui font crisser les lattes du plancher. Espace trouble et sénile. Ne pas oublier le rire des femmes, ailleurs, les pins sur un front de mer et le bal des étudiants des Beaux-Arts de Riga, les filles joyeuses dans la société des hommes sur d'autres rives, le fleuve et les étés de toujours, les enfants pêcheurs en slip qui taquinent les goujons ou la truite avec des cannes en branche. Mais depuis Milan, jusqu'au Fixerraum, ma vie sans belle représentation repose sur un temps mort. Milan d'hier où je vous ai rencontrée, Lolith, à Milan le 3 décembre. De nos chambres s'entendaient les chevaux et le son clair des sabots sur le pavé d'une rue d'église, quand ici le silence n'est troublé par rien de très précis • Vous m'aviez voulu de raison et j'étais sans esprit. Longtemps l'instinct me gouvernait et je poussais sans effort l'inconscience et la bêtise jusqu'à un degré honorable, pour ne plus répondre par des actes dans le sens que vous souhaitiez. La renommée de mon incapacité à me diriger selon vos règles me valait d'être confronté à la plaisanterie des proches et des moins proches fréquentables. Enfant, nos visites me blessaient par leur supériorité souriante, qui se baissaient à mon épaule pour me souffler les habitudes que je n'avais pas, ou pour me livrer des consignes à suivre, le regard tranquille de n'avoir pas un fils de mon espèce, et bienheureux de le voir échoué à une rivale (puisque, naturellement, elles concevaient de la jalousie pour ma mère, le courage grandissait cette femme à leurs yeux ; elles regrettaient, au fond, que leurs vies ne se distinguent pas des vies sans histoire). J'apaisais ma timidité, née des inconvénients familiaux dont je me devinais coupable, par des subterfuges qui la trompaient un peu : des paroles ou des écrits iconoclastes qui ne me ressemblaient pas, un comportement qui me valait d'être pris pour hautain, des approximations d'attitude et de connaissance, qui me nuisent et me firent rien avant d'avoir été quelque chose. D'une compétence strictement nulle en tout je savais tout sur tout, j'avais des intuitions mais ne voulais rien connaître, j'aggravais mon cas • Je ne pense pas, je reflète. Mes actes ne peuvent avoir de sens, ils ne sont pas compris, ils sont observés, repérables. Ce qui n'indique rien sinon un mouvement, une respiration publique. L'intimité du geste n'est jamais évoquée, je ne la recherche pas. Cette négligence pratiquée sur plusieurs décennies vous détruit, l'inconscience vous mène droit dans le décor (ce qui est, somme toute, un moyen comme un autre d'aborder la réalité et de faire connaissance assez vivement avec elle). Il faut s'habituer à l'humour violent de la nature qui, par des réflexes inattendus, vous indique un mur quand elle le croit nécessaire, vous projette la tête dessus et prononce pendant que vous essayez le sang de la tumeur : « C'est un mur, qu'en penses-tu ? » Ce que j'en pense ! Ainsi devient-on critique quand on ne l'a jamais été, réfléchi quand on ne l'était pas, et vivant peut-être – bien que forcé – d'avoir à faire le ménage en soi. Ne pas souffrir des rêves ou de l'imagination qui s'inventent les meilleures peines inutiles, mais souffrir le monde ou du monde, le pratiquer, ne pas faire défaut • Mercredi d'août 1945, Hanover, New Hampshire : « Cette obsession, acquise dès l'enfance, de faire pour tout le monde, sauf pour toi, comme si tout allait bien, me coûte la majeure partie de mes forces », Hannah Arendt à Heinrich Blücher < *Waldszenen* op. 82 de Robert Schumann, Clara Haskil, piano, Londres, octobre 1947 > • J'ai rêvé une situation désagréable : c'était la

nuit dernière au Fixerraum comme en plein jour, on se livrait au jeu du colin-maillard avec obligation de réciter, quand on avait perdu, une tirade de son choix. On pouvait aussi lâcher des cruautés, n'importe quoi de libérateur sous les néons. J'avais recouvré la parole dans le cauchemar et je perdais souvent au jeu. Bien que le jeu semblât hautement ridicule, il ne me venait pas à l'esprit de le refuser tel qu'il était prévu. Je m'exécutais, un bandeau sur les yeux et les mains dans l'air pour trouver un équilibre. Je m'adressais à l'infirmier qui supervisait le délire et que je pris, faute de le voir nettement, pour une femme que je souhaitais présente. Je craignais tout un peu, Madame, et cette minute particulière, celle exactement du passage à la première minute d'homme. Autrefois j'avais eu des mots inspirés par les paniques que me valaient toutes les femmes, et devant l'hécatombe, aujourd'hui suspendue, qui suivit en actes sordides une question restée alors sans réponse, ces mots je vous les rends • Si cet édifice construit d'avant les femmes s'effondrait à la première ? Ces protections des livres, ces enjolivements par la toile des peintres, ces livres écrits pour un corps restreint, que vaudront-ils aux premières heures de la première ? Pèseront-ils infiniment contre moi s'ils ne servent mes désirs d'elle, seront-ils plus encore s'ils ajoutent à cet amour d'elle ? Malgré les protections assurées en décades, certainement vulnérables à la peau des filles, cette inquiétude manifestée, cette grande alerte au commencement d'une ouverture, je ne voyais pas ce qui pouvait les conjurer. J'étais dans l'attente, livré à des amitiés inférieures qui me nommaient encore ces craintes que je voulais fuir ; je devinais la femme manquante à des bouleversements de cimaise, en chaque livre, ailleurs où je voulais être sans le pouvoir. La femme était en moi, omnipotente, en obsession. Je n'ai rien gagné, dans mon adolescence, aux prospectives timides et fières de possession, je me résignais aux bords lointains des chairs, aux circonférences des rôles. Les apparences de la femme ne voulaient rien m'apprendre, les humidités me faisaient fuir. Je ne me suis jamais trahi, ma lâcheté discrète et telle, supervisait les gestes publics pendant que fermentaient entre eux des obstacles intimes. Ainsi, d'avoir vécu loin d'elle, la femme ne m'était connue ni par le centre ni en périphérie, et devant Lolith j'hésitais longtemps • Installé dans la passivité, l'espoir orienté vers l'absence, je m'étonne aujourd'hui du péril de ces années dernières. D'abord par inadvertance ou par distraction, ensuite par une envie furieuse, j'ai placé mon espoir en Lolith, mais Lolith conçut à ma fréquentation des inquiétudes que j'ignorais lui valoir. Quand elle s'est détachée de moi, j'avais déjà rompu mes attaches antérieures qui, aussi troublantes qu'elles fussent, me suffisaient à maintenir la tête hors de l'eau. Je reniais le passé abject et je perdais la seule qui m'eût aidé sans le savoir à m'en délivrer toujours. Que me restait-il ? Incapable d'aller dans le sens commun sans une aide à laquelle je m'étais habitué vite, je savais la direction à prendre mais ne supportais plus de respecter cette orientation sans Lolith. Le destin immobile où je m'étais enlisé avant de la connaître me faisait horreur et sentait les pestilences. « Sur les cercles déposent 2 fois » (Esther Tellermann) ; être deux, obtenir la multiplication où s'effrayait, gentiment, l'appendice minuscule de ma vie perdue dans les sonorités bizarres, cette solitude de déraison qu'une exigence supérieure imposait. Ne plus s'appartenir, dépendre. Non pas dépendre, a.c.c.o.m.p.a.g.n.e.r • Dans la vie courante, la convention est un ramassis d'insanités, et moi-même coupable d'avoir choisi le pâle ou l'insipide à mes débuts, je ne devrais pas être surpris (mais le suis encore) d'observer chez certain la préférence

du convenu, l'emploi d'un mot en lieu et place d'un autre mot négligé qui représentait son auteur astucieux s'il en avait fait usage. [Je lis] De René Daumal : « frôlant des commères en sueur ». Que n'a-t-il préféré les *comètes*, puisqu'il obtenait ainsi l'effet et le non-sens qui prévalent largement sur l'habitude d'être clair : *frôlant des comètes en sueur*. Mais Daumal fatigué, la maladie ne lui a pas laissé le temps d'observer les comètes où elles pouvaient se prévoir (la critique est pertinente, je suis mordu par elle de la même façon ; concerné de la même façon par des négligences de cet ordre) • [J'observe] Cicatrice de mes antennes adolescentes. Derrière la fenêtre passent des jeunes filles en peau, j'observe leurs seins blancs et me surprends à sourire d'un sourire inférieur. Mes doigts frôlent les odeurs retenues des seins dans la lumière basse d'une fenêtre à demi close. Passent comme des centres du monde les jeunes filles entrouvertes, avec des rires et des pas mouillés. [J'observe] Les couples se promènent avec élégance affective tenue à deux mains jointes, dans une intimité visible jusqu'à leurs pas et devant moi sans conquête qui ne séduis plus. Au long des eaux vivantes des ruisseaux votre jeunesse passe comme toutes les jeunesses du monde, et je vous contemple mal résigné • Pubère, j'imaginais un rapport qui pouvait accélérer ma vie, après le printemps, au bénéfice des séjours sur la Côte. Or me fallait-il prévoir un corps nu devant le mien et nu pour moi ? Je n'envisageais plus le passage d'un état d'imposture à l'autre état possible. Les forces m'abandonnaient – comme s'il en eût fallu de réfléchiées pour ce moment-là – et tout, cela seul, me semblait inconcevable, l'inimaginable me faisait veule dans ce domaine où je voulais être maître de mes avantages. Mais le corps ne peut se résoudre à rien, sinon à se taire au bord d'une raison violente, injustement puissante en ce domaine dont elle ne sait comprendre la légèreté. Ma raison s'est occupée trop de ce qui ne la regardait pas, et mon corps regardait sa raison maîtresse avec insistance et dévouement • Ich sterbe ? • *otte*, entendez-vous le suffixe des ordonnances mineures ? *parlotte, dansotte, touchotte, dégotte, souffrotte...* mélodie, texte et voix de Louise Bourgeois. Vous disiez encore, Louise, que la géométrie est « une sécurité, un renfort émotionnel [NDLR : une opposition à l'ajouté]. Elle est éternelle et ne vous trahit jamais, tandis que le nid familial, les relations personnelles et émotives vous déçoivent toujours [NDLR : ce qui est ajouté n'est pas nécessaire] ». Je ne suis pas *géométrique*, je suis civilisé. Un sentiment de trop, une amertume, un découragement n'entrent pas dans la géométrie des caractères primordiaux. La nature n'a rien de superflu, un homme n'a rien de superflu par nature, ce qu'il endure est une peine inventée, a-t-on jamais vu une betterave mélancolique ? Pas de superflu en géométrie, ce qu'elle présente est utile, ce qui n'est pas dans une perspective n'a pas à être. Une fioriture est un alourdissement, une émotion dispensable et possiblement néfaste • À la question de Leinsdorf « Qu'aimez-vous ? », je griffonnais : l'appareil à fractures, la littérature et les arts contemporains, sans être persuadé de comprendre jamais les uns ni les autres, ni d'être capable de supporter le premier, la deuxième ni les troisièmes. Mais j'insistais sur L.O.L.I.T.H. dont je reliais le prénom aux trois propositions citées par une } en gras. L.O.L.I.T.H. qui vous refusiez après trois mois d'exercice, vous l'intense solitude sous le bavardage et malgré les occasions de la défaire, vous la soustraite subitement, la déraisonnable subitement, votre prénom, bel être dans les espoirs réduits, femme contre l'homme opposée toujours, fallait-il que je vous nomme à Leinsdorf en synthèse ou en conclusion ? Par désirs puis autres mani-

festes, on jure cependant de vous connaître un peu ; résumé et bordure de l'homme quand vous l'aimez, Lolith écrite à Leinsdorf qui ne croit pas un mot de votre nature, il croit que je vous invente • « amour » : remplacer par le générique « appareil à fractures ». Partant, la déclinaison s'impose : ne dites plus « mon amour », dites « mon appareil à fractures », etc./ les femmes, pour la plupart, ne reconnaissent que deux stations à l'amour, les prologues et les fins, elles entament et bouclent, c'est tout. Où l'homme se trouve l'homme peut attendre, dans l'espace immense que les femmes circonscrivent sans vouloir le pénétrer (...) Envies conséquentes de brièvetés exemplaires, de passes licenciées qui garderaient de l'« amour » son goût physique sans retenir les dommages adventices. Se donner l'illusion de l'amour par les gestes du corps et ne plus aller au-delà. Moyen de tempérer les désespoirs autant que les espoirs, l'appareil à fractures n'étant que pour les ardeurs dirigées entre ces deux pôles. Modération, astreinte à cette liturgie nouvelle ; ne pas oublier d'être futile quand la futilité s'impose, devenir nécessaire dans ce degré faible, désirer, enfilez, rien de plus ; au risque sinon du naufrage • Elle fait de l'homme un éjaculateur précoce, *præcox ejaculator* l'homme se précipite avant que la femme ne change d'avis. Le plaisir, disait Musset qui en appréciait l'environnement, c'est devant tout « l'exercice de nos facultés ». Où sont le danger et le mal ? Certainement pas *ici*, Lolith, qui refusiez de rompre les freins idiots que vous vous imposiez de tête. « Ici », le plaisir dans son lieu. Et *jouir*, il n'est pas d'autre verbe, cela semble, qui soit dans la configuration du monde entier et réceptacle des autres. *Être*, ensuite. Au demeurant, pourquoi ordonner la table des conjugaisons par une entrée de liste déplacée, par le verbe *avoir* qui nous correspond si mal ? • Cette nuit nous avons entendu le vent levé par les tempestaires. Le climat, prétendument excité par leurs vœux, se modifiait d'heure en heure. Les murs du Fixerraum ne suffisaient pas à éteindre le bruit des jetées furieuses. L'élément frottait sa consistance invisible sur le ciment des clôtures, et quelques hospitaliers en exercice désiraient nous tromper. Autoritaires, ils se concentraient sur leurs pouvoirs fictifs pour nous abuser. Mais à minuit ils n'étaient plus écoutés par rien, le vent tombait comme il venait, levé on ne sait d'où ni pour quelle raison précise. Mais j'aime le vent, ce que je voulais dire •

*Le Jardin régulier*